

Le 22 Mai 1963 le député indépendant qui avait adhéré à la coalition de Gauche Grigoris Lambrakis a été assassiné en pleine rue à Thessalonique où il venait de présider une réunion pacifiste. Il était âgé de 51 ans. 20 ans auparavant et juste après la fin de la Deuxième Guerre Mondiale la Grèce était secouée par une implacable lutte fratricide entre communistes et nationalistes. L'assassinat de Lambrakis s'inscrit dans la ligne de cette lutte fratricide: il s'avère que dans ce complot était impliquée toute la ville de Thessalonique, pas seulement les gens de bas-fonds mais aussi et surtout les hauts placés dans l'hierarchie de la Police et de la Gendarmerie – le Général, le Directeur de la Police et le Commissaire de Sécurité – voir le Ministère de la Grèce du Nord en coopération avec des personnes de l'entourage de la Cour.

Il s'agissait d'un assassinat politique qui a été démasqué grâce à l'enquête sérieuse et téméraire du juge de l'instruction, du procureur et des trois journalistes qui se sont jetés corps et âme dans cette affaire qui deux mois plus tard a obligé le premier Ministre Costas Caramanlis de donner sa démission et a provoqué la chute du gouvernement de Droite.

Le parti Démocratique de la Coalition du Centre de Georgios Papandreou a gagné les élections de 1963. Cela n'a pas empêché l'installation de la dictature en 1967 qui a duré jusqu'au 1974, où la Démocratie s'est réinstallée en Grèce.

Entre temps le procès de l'affaire Lambrakis a eu lieu en Décembre 1966 et le verdict était que «Lambrakis n'a pas été assassiné» - l'issue du procès n'a pas rendu justice au mort, en revanche ce sont les accusés, les assassins qui ont été justifiés. Certain morts éveillent dans un peuple entier des échos si prolongés, suscitent de remous si profonds et si durables qu'ils prennent figure de symbole. Ce fut le cas de Lambrakis. En supprimant un orateur gênant, les assassins avaient créé un héros. En lui prenant la vie, ils lui avaient conféré l'immortalité. Les 100.000 personnes qui suivirent en silence à Athènes le cortège funéraire étaient venues affirmer que sa volonté, sa présence restaient inaltérées.

C'est pourquoi Vassilis Vassilikos quand il a décidé à entreprendre l'autopsie de cet assassinat politique, il a choisi pour titre la lettre «Z», lettre symbole de vie et de résurrection: Z – zei - il vit.

Ayant à sa disposition tout le matériel de la procédure juridique, Vassilikos écrit trois ans après l'assassinat, en 1966, en vingt jours Z sous-titré «Roman imaginaire d'un crime» où il entreprend en 500 pages

l'étude minutieuse de l'instruction et du procès, traquant le mécanisme qui fait d'un homme un assassin et de toute une caste, ses complices.

Z appartient à la catégorie de «non-fiction novel», terme emprunté à Truman Capote et son roman «A froid» que Vassilikos venait de lire.

A mi-chemin entre la fiction et le document, Z est de point de vue de la forme un roman d'avant-garde et un témoignage essentiel sur la Grèce des années 60, infiniment plus important qu'une simple analyse: c'est une œuvre littéraire où des pages d'un lyrisme poignant émergent le cheminement des angoisses et des passions, le chant intérieur de Lambrakis, celui d'une terre tragique et d'un peuple déchiré.

Paru en grec en 1966, Z a été interdit par la dictature en 1967, quoique Vassilikos avait modifié les noms de principaux protagonistes et utilisé des pseudonymes – je cite certains beaux et insolites: Ichtyosaure, Mastodonte, Brontosaures, Ptérodactyles, des noms de rapaces, des monstres préhistoriques - pour désigner les anthropoïdes qui tiraient les ficelles du crime.

Z a connu un sort extraordinaire. En 1969 Costa – Gavras, le réalisateur grec, installé depuis longtemps en France, demande à Vassilikos, exilé en Italie, de tourner un film à partir de Z. Le scénario serait du fameux écrivain Jorge Semprun. Le film tourné en Algérie a connu un succès mondial et a diffusé la situation politique de Grèce – on était en pleine dictature en 1969 – partout dans le monde.

Semprun a basé son scénario sur la succession des événements: la préparation de l'acte criminel, l'arrivée de Lambrakis à Thessalonique, l'assassinat, les enquêtes, le verdict. Ainsi Gavras a tourné un film politique d'action, exemplaire dans l'histoire du cinéma.

En 2011, lorsqu'on planifiait avec Yannis Houvardas le répertoire du Théâtre National pour les deux saisons suivantes 2011 – 2013 sous le mot «Qu'est-ce que notre patrie?» dans le but d'interroger le sujet de notre identité nationale soit par des œuvres dramatiques importantes de la dramaturgie grecque, soit par des œuvres de la dramaturgie mondiale inspirée de mythes grecs, j'ai proposé d'adapter et mettre en scène Z.

Je pressentais qu'il y avait quelque chose à redécouvrir dans ce roman et que cette époque n'était pas si lointaine de la nôtre qu'on le croyait. Il se trouve que je ne me suis pas trompée.

Pour l'adaptation je me suis entièrement appuyée sur le roman de Vassilikos. Certes, j'ai étudié des livres et des documents supplémentaires qui concernaient l'événement réel – témoignages et mémoires des journalistes qui se sont impliqués à l'affaire, presse de l'époque, analyses politiques – et ce matériel je l'ai procuré aux acteurs au début des répétitions. Mais le texte était le texte du roman, le matériel pragmatique du roman, mais restructuré.

En quelque sorte, j'ai fait au montage de Vassilikos, un montage de «deuxième degrés» en supprimant des chapitres pour assurer l'économie scénique mais aussi en intervenant à la structure du roman.

Le plus important quand on tente d'adapter une œuvre littéraire pour la scène, est d'arriver à repérer le noyau qui assure la tension dramatique. J'ai décelé ce noyau au monologue intérieur du personnage central Z – c'est le député Lambrakis – « Il faut que je parle ». C'est ce monologue que j'ai choisi pour ouvrir le spectacle et introduire l'action. A ce monologue répond le chœur des acteurs - des personnes plutôt que des personnages: «les morts ne parlent pas». Cet axe parcourt le spectacle du début à la fin, et de cette inversion découle la présentation des événements et des actions dont parle Vassilikos dans son roman.

C'est une intervention importante qui replace le récit à un autre niveau, ouvre d'autres perspectives à la lecture de l'œuvre et de la représentation, plus ontologiques, plus philosophiques.

Le fantôme – le spectre – un acteur – Z, est présent depuis le début. Il prend la parole au micro, il lance un défi à ses collègues – le chœur des acteurs qui a pris sa place sur la scène autour d'une table et écoute silencieusement – il lance un défi au public, il déclare qu'il faut qu'il parle de ce qu'il a vu, vécu, appris, de ce qu'il adviendra. C'est une demande d'autrefois et de maintenant et de demain et de toujours.

De ce dialogue entre le mort et les vivants – nulle part ailleurs les morts ne parlent pas, en effet mais au théâtre ils nous parlent. Aussi, au théâtre l'histoire récente de notre temps peut se transformer en art et en paradigme. Ainsi se pose la question centrale : comment œuvrer pour gagner une vie meilleure telle que Z l'avait rêvée, une vie dans la Paix, l'Égalité, une vie avec de la Confiance dans l'Autre, dans la Justice.

Ainsi, l'assassinat de Lambrakis – Z, ne se présente pas uniquement comme dénonciation de la pratique d'une vie politique pourrie et comme déploration d'une personnalité brillante sacrifiée à l'autel du fanatisme mais il devient une occasion à réfléchir tous, les participants et le public, sur la «raison primaire des choses», comme dit Vassilikos. Et cela grâce à l'acte théâtral.

Un deuxième pari de l'adaptation c'était de trouver l'équilibre entre les parties dites d'action qui ne sont pas propices à être représentées sur la scène – on ne peut pas y illustrer l'assassinat, la chasse à l'homme dans la ville, tous les détails réalistes, terrain favori du cinéma d'action – et les parties lyriques – monologues intérieurs des personnages principaux: de Z, de sa femme, du juge de l'instruction, du Journaliste – ainsi que le magnifique chapitre «Un train siffle dans la nuit» où on a la description du paysage de la province grecque tandis que le train qui apporte la dépouille traverse la Grèce du Nord au Sud, de Thessalonique à Athènes. Cette partie lyrique, le chant de l'âme qui survole cette descente à la ville natale, a été interprétée au spectacle dans la forme de la choralité. C'est-à-dire les 9 acteurs comme un chœur récitaient ce beau texte, par voix solitaire où en suivant la règle de sprechchor (tous ensemble).

Ainsi le spectacle se déroulait dans le principe de passage du récit à l'action et s'enrichissait des parties lyriques et il avançait par des arrêts décisifs de l'action, des cut très nets, comme si on tournerait les pages d'un livre.

Ce dipôle de l'épique et de lyrique maintenu, voire, mis en avant dans le spectacle, a réussi d'éclairer l'Histoire (en h majuscule) - le poids de l'événement historique- et la petite histoire - la dimension humaine du drame.

En ce qui concerne l'aspect du spectacle: une énorme table de 10 mètres de longueur domine toute la scène. Selon les besoins de l'action cette table – formidable outil de travail – devient bureau de l'écrivain, cabinet de travail du juge d'instruction et du Journaliste, suggère la taverne, la rue fatale, devient lit pour la veuve, cellule au poste de police pour les assassins, estrade. C' est la table d'anatomie du crime où sous les grandes barres de lumière froide au néon va en resplendir la vérité.

Les acteurs sont placés autour de la table, ils bougent sur, sous la table en signalant l'action à galops dans le temps et dans l'humeur.

Chacun d'entre eux joue plusieurs rôles - les rôles des victimes et des bourreaux sont joués par les mêmes acteurs - et le «déguisement» se fait ouvertement et sous les yeux du public – des éléments très simples suffisent: changer une veste, une paire des lunettes – parce que l'enjeu n'est pas l'incarnation. Les acteurs montrent leur personnages c'est un jeu d'acteurs plus proche au théâtre épique parce que l'important est de raconter l'histoire.

«Quand on ne joue pas le rôle, on joue la pièce» disait Antoine Vitez et il avait raison. Quand les acteurs ne sont pas préoccupés uniquement et exclusivement par leur propre partition de rôle, ils arrivent à participer au spectacle, ils deviennent co-créateurs et ce c'est un processus que je choisis dans mon travail.

Pour revenir a «Z» : on a sur scène un corps d'acteurs, un chœur d'acteurs, un moi collectif qui raconte cette œuvre. Et il utilise pour cela toutes les formes du théâtre: récit, incarnation, chant, mouvement; on pourrait parler d'une approche musicale, où d'un spectacle-performance, où la parole guide et prédomine tous les autres éléments.

Je vous propose qu'on regarde des fragments du spectacle, après c'est Thanassis Dimou qui prend la parole et on continue à discuter sur les répercussions du spectacle, vus les incidents politiques de l'actualité en Grece.